

## Traçages, forçages, revirements. D'un usage architectonique de la méréologie

Pablo Posada Varela. Université Paris IV–Sorbonne /Bergische Universität Wuppertal

### Sommaire

§1. *La pertinence architectonique de la méréologie*

§ 2. *La réduction méréologique comme réduction aux rien que parties*

§ 3. *La réduction méréologique comme remise en jeu de la Fundierung*

§ 4. *Contrebalancement des concrétudes et revirement de la concrescence*

§ 5. *Pluralité des concrétudes et des concrescences. Phénoménologie et ontologie (I)*

§ 6. *L'in-en-visageabilité des concrétudes. Phénoménologie et ontologie (II)*

§ 7. *L'architectonique ou l'art du levier : exacerbation de l'erreur et provocation du revirement*

### §1. *La pertinence architectonique de la méréologie*

403

Nul ne saurait nier à quel point le concept de «concrétude» constitue une pierre de touche fondamentale pour la phénoménologie. Néanmoins d'aucuns trouveront pour le moins surprenant, si ce n'est absurde, de se rapporter à l'endroit textuel où le sens du «concret» est le plus explicitement traité, à savoir, la *Troisième Recherche Logique*. Nous soutenons pourtant que, utilisée de façon massivement opératoire, elle est présente tout au long de l'œuvre de Husserl, et traverse plusieurs thèmes, du microscopique de la synthèse passive ou de la conscience du temps, au macroscopique de la téléologie et de l'Histoire : c'est là notre conviction. Mais de quelle façon est-elle présente ?

SEPTIEMBRE  
2016

Contre les tentatives «ontologiques» d'interprétation (et usage) de la méréologie, nous essayerons, pour notre part, de modifier certains points de cette approche et de l'étendre à la problématique de la réduction en général, et partant, d'étendre aussi la méréologie à la problématique de l'architectonique (en un bien modeste écho aux puissantes recherches sur l'architectonique kantienne et sur le sens de l'architectonique en général menées par Frank Pierobon). Exprimons nous en écho à une distinction kantienne mobilisée par Fink lors de sa *Sixième Méditation Cartésienne* : si la question de la «concrétude» se tient sur le plan de la «théorie transcendantale des éléments», celle de la réduction et de l'*epochè* en général, sous les diverses formes qu'elle peut revêtir, relève d'une «théorie transcendantale de la méthode».

En effet, il est besoin de poser, en tout premier lieu, la question du statut phénoménologique de la méréologie.

Voilà l'essentiel de notre pari herméneutique : la théorie des touts et des parties sera désormais interprétée non pas comme appartenant seulement (et même principalement) à la théorie transcendantale des éléments (sous la forme de l'ontologie formelle) mais comme une partie de la théorie transcendantale de la méthode (une sorte de *spécification* de l'architectonique, une modalité du faire phénoménologisant). On se situe ainsi à l'écart, du moins quant à la portée «ontologique» de la méréologie, de tout le débat réalisme-idéalisme ayant trait à la théorie des touts et des parties. En effet, on situera la méréologie dans un tout autre registre, non pas ontologique (ou même phénoménologique) mais bel et bien architectonique.

Pour mieux cerner le nouveau statut que l'on entend attribuer à la méréologie, venons en brièvement à la spécificité de l'architectonique, et notamment dans son rapport au phénoménologique.

L'architectonique – ceci est capital – se détourne d'emblée de toute vocation archétypale, voire représentationnelle, aussi humble qu'elle soit ; elle ne cherche pas à copier les choses, fût-ce sous la forme d'un schéma global, d'une esquisse, mais à tracer, à un deuxième degré, ses propres distinctions, renonçant d'emblée à les calquer au premier degré sur celles des choses. Elle affiche pourtant une prétention *sachlich*, mais à ceci près qu'elle est comme déplacée d'un cran : elle prétend non pas représenter les choses mais avoir osé les distinctions architectoniques qui révèlent le mieux les distinctions phénoménologiques des choses : elle tient ferme des traçages dans la masse des phénomènes qu'elle estime féconds, révélateurs. Le rapport de la méréologie aux phénomènes est, formellement, semblable au rapport que l'architectonique entretient avec le champ phénoménologique. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'un rapport d'isomorphie avec le phénoménologique, mais d'un autre genre de rapport, que nous essayerons d'explicitier, et qui, comme on le verra, est analogue à celui qu'un levier entretient avec ce sur quoi il s'applique. En tout cas, nous soutenons que la méréologie est, de prime abord, à vocation architectonique, qu'elle en constitue, disons, l'une des possibles spécifications en langue «philosophique» au sens large<sup>1</sup> du terme.

C'est dans le cadre de l'introduction à la troisième des *Recherches Logiques* que Husserl butte, encore une fois, sur le problème du zigzag phénoménologique concernant l'explicitation de certaines catégories formelles, dont celles de «tout» et de «partie». Reconnaisant l'exigence d'explicitation phénoménologique de tout concept, et faisant par là référence au chapitre final des *Prolégomènes*, où ces catégories formelles ont été, désormais, massivement utilisées, il s'en explique ainsi :

---

<sup>1</sup> Sens qui inclut la possibilité de faire une axiomatique de la logique méréologique telle l'a entreprise Stanislaw Lesniewski et d'autres par la suite.

«Nous ne devons pas laisser sans examen les concepts difficiles avec lesquels nous *opérons* dans la recherche d'une élucidation de la connaissance et qui doivent dans cette recherche nous servir en quelque sorte de *levier* [nous soulignons]» (Hua XIX/1, 228).

En effet, le concept de «partie», ainsi que celui de «tout», ne sont pas à proprement parler «*phénoménologiques*» mais servent de *leviers* pour mettre en lumière des concrétudes phénoménologiques. C'est en cela que, à notre avis, la méréologie est à ranger parmi les aspects de la théorie transcendantale de la méthode – dont l'architectonique elle-même, c'est-à-dire, l'architectonique «macroscopique» comme «structure» en registres de la théorie transcendantale des éléments.

Les touts et les parties ne sont donc pas *dans* les choses mêmes. Ils en révèlent, à la *façon de leviers*, la *Sachlichkeit*, leur concrétude. Expliciter la *façon* dont les concepts de «tout» et de «partie» doivent «servir en quelque sorte de levier» serait une tâche de la théorie transcendantale de la méthode. La théorie transcendantale de la méthode explicite un «savoir faire» méthodique, réductif, toujours déjà à l'œuvre<sup>2</sup>. Pré-savoir d'une pratique qui engage des concepts au creux desquels – et moyennant tout un art du forçage stratégique – se mettent à palpiter des concrétudes phénoménologiques, ainsi révélées. La structure de cette «pratique» est rendue par le sens du mot «levier» («*Hebel*»).

En effet, «servir en quelque sorte de levier» correspond exactement à cet usage architectonique que l'on prétend attribuer à la méréologie : sorte de kinesthèse à distance (on y reviendra) et qui meut par contremouvement. Or, le rapport entre le moi phénoménologisant et le champ transcendantal – pour parler dans les termes de la *VIème Méditation Cartésienne* de Fink – est exactement de cet ordre : sorte de rapport de kinesthèse phénoménologisante (mettant de la *Leiblichkeit* en jeu) par contremouvement, induisant des effets indirects et qui ne sont que des *effets en concrétude*, des effets en *Sachlichkeit*.

## § 2. La réduction méréologique comme réduction aux rien que parties

Si l'analyse méréologique distingue plusieurs types de touts, nous savons bien que, du point de vue de l'analyse phénoménologique, pas tous les touts se valent. Autrement dit, ce n'est qu'à l'aune d'un type spécifique de touts, les «touts au sens strict», que se déploiera le projet phénoménologique et, partant, le propre du champ phénoménologique, sa cohésion

<sup>2</sup> C'est le retard que la théorie transcendantale de la méthode cherche à rattraper, et qui est le retard du phénoménologiser, déjà engagé à l'aveugle avec la réduction et toujours à expliciter au-dedans de la réduction, c'est-à-dire, au-dedans de l'explicitation de la constitution transcendantale (théorie transcendantale des éléments). Il s'agit de l'*anonymat phénoménologisant* (propre du moi phénoménologisant), qui *n'entre* en ligne de compte *qu'avec* et *depuis* la réduction, *et qu'il ne faut donc pas confondre* avec l'anonymat «phénoménologique» ou «transcendantal» (propre du moi transcendantal ou d'un proto-moi transcendantal). Cet anonymat a trait à la constitution (au sens large d'expérience du monde) et, «vieux comme le monde», selon le mot de Fink, il est un des thèmes de la théorie transcendantale des éléments, si ce n'est le thème fondamental. Il ne faut donc pas le confondre avec l'anonymat phénoménologisant, non constituant, et qui, lui, se réfère à l'anonymat de la pratique réductive et pas à l'anonymat de la constitution transcendantale du monde.

spécifique. C'est depuis ce genre que tous que se décanteront, par variation eidétique, les régions, et le *synthétique a priori* au sens de la phénoménologie comme a priori matériel à *même* le phénomène. Ce sont donc les tous qui intéressent primordialement la phénoménologie, les «touts au sens plein et au sens propre» comme dira Husserl:

«En général un tout, au sens plein et au sens propre, est une connexion déterminée par les genres inférieurs des “parties”. À chaque unité concrète appartient une loi. C'est d'après les différentes lois ou, en d'autres termes, d'après les différentes espèces de contenus qui doivent faire fonction de parties, que se déterminent des espèces différentes de tous. Le même contenu ne peut donc faire fonction arbitrairement tantôt de partie de telle espèce de tous, tantôt de partie de telle autre. L'être-partie et, plus exactement, l'être-partie-de-cette-espèce-déterminée (d'espèce métaphysique, physique, logique, ou relevant de toute autre distinction qu'on voudra) est fondé, dans la détermination générique pure des contenus dont il s'agit, selon des lois qui, au sens où nous l'entendons, sont des lois aprioriques ou des “lois d'essence”» (*Hua. XIX/1*, pp. 289-290).

En effet, les tous au sens éminent sont formés d'un type de parties qui reçoit le nom de «moments», et dont le trait principal est d'être *absolument non indépendantes*. Fournissons-en quelques exemples.

La couleur, la forme et l'extension sont un exemple de «moments» dépendants formant un tout. En effet, chacun de ces moments ne peut exister, ne peut *être ce qu'il est*, littéralement *se tenir dans* son identité (telle couleur, telle forme, telle extension) ou *tenir à* son identité qu'à la condition de faire partie d'un tout comportant d'autres moments, également dépendants. La couleur ne peut être une *telle* couleur concrète que si elle est étendue – sur *telle* extension concrète – et revêt une *certaine* forme (fût-elle plus ou moins informe).

Par ailleurs, les *Recherches Logiques* regorgent de percées analytiques remarquables faites sous l'égide de la concrescence du côté de la «région psychique», thème des *Recherches* (l'objet intentionnel comme tel s'en trouve exclu). Les concrets de la région conscience, tous au sens strict, sont les vécus. Ils sont donc fondés *dans* (et exclusivement *de*) la concrescence de leurs parties. C'est ainsi que Husserl pourra dégager de main de maître l'*a priori* matériel synthétique de la région conscience, formé par un ensemble de lois régulant *a priori* le cadre de nécessité des enchainements entre les riens que parties fondant le tout concret «vécu intentionnel». Quelles seraient donc ces rien que parties ou moments du vécu intentionnel?

Il s'agit des composantes du vécu que la V<sup>ème</sup> des *Recherches Logiques* s'attelle à égrener avec grand soin, après que les I<sup>ère</sup> et II<sup>ème</sup> *Recherches* aient servi à dé-psychologiser l'objet analysé lui-même, à savoir, l'acte intentionnel, en l'isolant dans sa spécificité à la faveur de son rapport intime à la signification (ce qui n'est précisément pas le cas de tout fait psychique ou même de tout vécu, mais seulement des vécus dits «intentionnels»).

Ainsi, tout vécu intentionnel se compose donc de certaines parties qui ne peuvent se phénoménaliser concrètement (qui ne peuvent être ce qu'elles sont) qu'à condition d'entrer en concrescence avec d'autres parties, tout aussi dépendantes : nous y distinguons une *hylè*, une

matière intentionnelle (le sens de la référence, la façon dont l'objet est visé, l'aspect sous lequel l'acte intentionnel se rapporte à lui) et une qualité (posante ou neutre), ces deux derniers moments formant ce que Husserl appelait «l'essence intentionnelle». Les analyses de Husserl distinguent aussi une diversité des formes d'appréhension (perception, imagination, souvenir, visée signitive)<sup>3</sup>. Chacune de ces parties est désormais une rien que partie, un moment abstrait concrescent et pourtant irréductible aux autres.

Notons que la conjonction de cette double rigueur entre la concrescence des rien que parties et leur irréductibilité constitue la condition de la fécondité de la variation eidétique. C'est au-dedans des tous au sens strict, dans ce terrain tendu, strié d'irréductibles en concrescences, qu'il y a lieu de faire des variations ou, pour le dire autrement, que la variation peut donner non pas des simples altérations empiriques mais toucher au synthétique *a priori*, mordre un tant soit peu sur l'*a priori* matériel. C'est à l'aide de ces variations qu'apparaîtront peu à peu des lois matérielles définissant la région ontologique «conscience» et les types d'actes en question.

Ainsi, par exemple, l'acte de connaissance, décrit avec minutie lors de la *VI<sup>ème</sup> Recherche*, est un enchaînement particulier, eidétiquement réglé, entre intention de signification et remplissement. Chaque type d'acte comporte une forme, une structure eidétique faite de rien que parties et/ou d'enchaînements entre tous concrets: de la sorte, un doute, dont résulte une suspension de la croyance suivie d'une confirmation, maintient la composante «matière intentionnelle» mais connaît des modifications dans la rien que partie ou moment correspondant à la qualité intentionnelle qui passe de posante à neutre pour redevenir posante. En effet, une *même* matière intentionnelle, quant à elle inchangée<sup>4</sup> (sans quoi elle ne

<sup>3</sup> Les analyses des *Recherches Logiques* ont pourtant le plus grand mal à réduire cette diversité de formes à des rapports entre les moments dépendants précédemment cités. *Ideen I* viendra à bout de ce défaut analytique par la corrélation noético-noématique.

<sup>4</sup> Ces deux qualités (posante et neutre) du vécu intentionnel seront renvoyées dos à dos au regard des développements sur la *Phantasia* contenus dans *Hua XXIII*. C'est à la lumière d'une neutralité originaire et primitive (thématisée notamment dans le texte n°20 de *Hua XXIII*), qui ne procède donc pas de la "neutralisation" d'une position préalable, que ces deux qualités du vécu intentionnel apparaîtront désormais comme se mouvant toutes deux dans la sphère de la *positionnalité*, donc comme étant, toutes deux, des modifications *positionnelles* dites aussi «modifications conformes» dans les *Recherches Logiques* car n'induisant aucun changement dans la matière intentionnelle. Cela n'est évidemment pas le cas de la neutralité originaire thématisée par le texte n°20 de *Hua XXIII*, qui subit un changement de sens dès lors qu'elle passe à la positionnalité (fût-elle neutre). La différence entre neutralité originaire et positionnelle apparaît aussi à l'aune d'une différence structurelle mise en évidence par Husserl dans ce texte n°20 de *Hua XXIII*: alors que la seconde, la neutralité positionnelle classique, n'est pas réitérable (comme nous le savons depuis les *Recherches Logiques* et *Ideen I*), la première, quant à elle, est, pour le moins, susceptible d'être redoublée ou reprise, ce qui, au demeurant, constitue un non-sens du strict point de vue de la théorie de la modification de neutralité développée dans les *Recherches Logiques* et *Ideen I*. Qui plus est, ce redoublement sera à présent une modification «non conforme»: il ne va pas sans un inéluctable glissement de sens. En effet, ce glissement se produit par l'intervention explicite du moi qui, se reprenant ou «reprenant ses esprits», retrouve aussitôt la neutralité originaire qui s'était toujours déjà formée ou «constituée» (au sens large) à *même* les choses et sous les auspices d'un moi à l'état dormant et enfoui (*versunken*); neutralité qui, au demeurant, continue de se produire au plus profond du soi. Revenant de son état dormant, le moi essaye alors de la saisir, de la reprendre. Or, pour ce faire, il se doit, d'abord, d'en suspendre la teneur (la neutralité est redoublée) afin de voir ce qu'il en est de ce qui n'a eu et n'a de cesse de se former à son insu. En effet, tout se passe comme si le moi essayait par là de rattraper un sens

pourrait être *confirmée*), se voit investie tour à tour des qualités posante, neutre, puis posante, et c'est bien ce retour du posant sur la *même* matière intentionnelle (dont la position fut suspendue une première fois) qui fait le «*Doch*», le «(mais) *si*, c'était bel et bien ça» caractéristique de la confirmation. Les contenus concrets d'une confirmation peuvent, bien entendu, changer selon les cas, or l'essence intentionnelle qui fait de telle ou telle confirmation un vécu intentionnel de ce type revêt nécessairement une structure eidétique déterminée. Cette structure règle ici, plus concrètement, un type d'enchaînement d'actes déterminés devant avoir une essence intentionnelle tout à fait spécifique.

### § 3. La réduction méréologique comme remise en jeu de la *Fundierung*

C'est dans le § 21 de la 3<sup>ème</sup> *Recherche Logique* intitulé «Détermination exacte des concepts prégnants de tout et de parties, ainsi que de leurs espèces essentielles, au moyen du concept de fondation» que Husserl propose une définition complémentaire des touts au sens strict strictement corrélée à la notion de *Fundierung*:

«Par tout nous entendons un ensemble de contenus qui admettent une fondation unitaire, et cela sans le secours d'autres contenus. Nous nommerons parties les contenus d'un tel ensemble» (Hua XIX/1, 275-276).

En effet, un tout au sens strict *n'est* fait *que* de parties qui ne peuvent être que parties ou «riens que parties», et c'est là la spécificité de la notion husserlienne de *Fundierung*, souvent interprétée, à tort, comme une sorte de relent métaphysique alors qu'elle change de fond en comble le concept classique de fondation. Loin donc de reconduire au tout, la réduction méréologique le suspend pour laisser la place à son véritable élément fondateur, à savoir, la concrescence entre les parties.

Il faut garder à l'esprit le tour de force (par rapport à toute ontologie classique, faite d'individus subsistants) qu'engage l'idée de rien que partie ou moment d'un tout concret comme «proto-élément» ou «élément» (entre guillemets) ne pouvant avoir à lui seul de consistance si ce n'est *en concrescence* avec d'autres parties également non indépendantes ou *rien que parties*. Ce fait est d'autant plus remarquable que le tout en question, fondé dans le rapport de concrescence entre ses parties, n'est *rien que* la concrescence de ses parties. Ainsi, les rapports méréologiques entre les parties et le tout au sein de ces touts au sens strict basculent entre deux pôles (les parties en concrescence, le tout qui en résulte) en eux-mêmes ontologiquement inachevés (en inachèvement réciproquement contrecarré), et foncièrement non donnés : les parties en concrescence ne se tiennent si ce n'est dans le tout, et le tout ne

---

qui s'était toujours déjà fait spontanément (sous une forme *d'emblée* neutre), sans lui; et comme si, ne pouvant plus se glisser naturellement dans le mouvement de la neutralité originnaire (du seul fait qu'il n'est plus un moi enfoui, un «*versunkenes Ich*»), il s'évertuait, du haut de sa veille, à en arrêter net l'inertie (suspension ou neutralisation de la neutralité originnaire) pour en saisir la teneur afin de pouvoir, ainsi, en baliser la reprise «contrôlée», mais à ceci près qu'il y introduit des déplacements.

tient qu'à la concrescence de ses parties. Tout compte fait, ce n'est que la concrescence, en elle-même insituable, qui, en deçà de toute ontologie, aurait une vraie effectivité phénoménologique.

C'est à ces touts concrets, formés de parties qui ne sont *rien que* parties, que doit conduire la réduction méréologique, et c'est *auprès* («dabei» dirait le Fink de la *VIème Méditation Cartésienne*) d'eux qu'elle doit se poursuivre. Cette réduction méréologique prend, pour le dire ainsi, le chemin inverse de la *Fundierung*, et ce pour la remettre en branle. Elle a pour tâche de reconduire le tout, apparemment – disait-on – d'un seul tenant ou d'une pièce, à la ou les concrescences de ses concrétudes, à n'être *rien que la concrescence de ses parties*. La réduction méréologique d'un tout à sa concrétude phénoménologique n'est que la ré-phénoménalisation de sa concrescence ou reconduction de son unité (préalablement suspendue) à la *concrescence* de ses «parties».

Puisqu'il s'agit à présent de cerner le sens d'une sorte de «réduction méréologique», situons nous brièvement au point de vue de la théorie transcendantale de la méthode. C'est comme si le levier méréologisant en quoi consistent les concepts de «tout» et de «partie», créait une sorte d'«appel d'air» ou déhiscence qui jouait (*depuis l'apo-* de l'*apophainesthai*), la remettant en branle, la *concrescence entre concrétudes ou rien que parties*. C'est la vibration du *phainesthai* que nous saisissons méréologiquement comme *concrescence*. Or la concrescence n'est rien sans ses concrétudes. En effet, il n'y a pas de phénomène de la phénoménalité comme telle. Autrement dit, la concrescence ne l'est que de ses parties, elle en dépend et s'y résorbe complètement, elle n'a pas la densité d'un troisième terme, d'un dénominateur commun omniprésent, d'une partie omniprésente<sup>5</sup> avec qui les parties devraient composer. La concrescence se doit d'être tour à tour remise en jeu. Elle est foncièrement inopinée et en elle-même inconditionnée ou exempte de toute condition qui ne soit intrinsèque aux parties en concrescence ; comme concrescence, elle *dis-parait* dans les rien que parties.

Le phénoménologiser, quant à lui, arrive toujours trop tard et ne peut, tout au plus, que mettre en lumière cette concrescence, l'intensifier ou, du moins, ne pas la recouvrir. C'est là tout l'art du contre-mouvement phénoménologisant. Cette vibration ou re-concrescence se fait donc *moyennant* un contremouvement qui est le *premier terme*<sup>6</sup>, situé dans le bord de l'*apo-* de cette étrange «kinesthèse phénoménologisante». Son «unité» est ce qui fait le «tout»<sup>7</sup> de

<sup>5</sup> La concrescence n'est évidemment pas une partie. Elle ne l'est pas, pour le moins au sein des touts au sens éminent, ce qui n'est pas sans rapport avec le fait qu'il n'y ait pas *un* phénomène de la phénoménalité des phénomènes. Méréologiquement parlant, ce qui met ensemble les parties comme rien que parties n'est pas, à son tour, une partie, sans quoi se produirait un *regressus ad infinitum*.

<sup>6</sup> Rappelons qu'une kinesthèse est toujours faite de deux termes : l'effort kinesthésique et ce qui, dans la modification des phénomènes, en découle. Ainsi : 1. L'effort ressenti du dedans qui consiste à tourner ma tête. 2. Le nouveau pan de champ visuel qui, du fait de cet effort, ressenti du dedans, s'ouvre à moi.

<sup>7</sup> Ici entre guillemets phénoménologiques car il s'agit d'un «tout» – et d'une «unité» – pour le moins problématiques.

*l'apophainesthai*<sup>8</sup>. Le deuxième terme de cette kinesthèse phénoménologisante est constitué par la re-concrescence elle-même des concrétudes (des *rien que parties*), il s'agit de l'intensification du *phainesthai*, désormais entendu comme concrescence.

Nous pensons, en tout cas, que les parties dépendantes prises dans leur concret «être parties» ou «n'être rien que parties» sont ce qui, au sein de la méréologie, permet d'aborder le sens large de «concret» en phénoménologie. Cela, bien évidemment, avec les limites auxquelles l'ouverture de ce travail avait fait allusion, et qui tiennent au statut, bien particulier, de la méréologie. Encore une fois (car il est très important de ne pas se méprendre sur ce point) : les concrétudes phénoménologiques ne sont pas, en elles-mêmes et *stricto sensu*, des parties concrètes en termes méréologiques, elles ne sont pas *méréologiquement* taillées ou découpées. Par contre, on soutient que oser trancher selon des découpages méréologiques et avec de tels instruments (à savoir, ceux dont la méréologie nous pourvoit), peut, agissant «à la façon d'un levier», rendre manifestes certaines concrétudes phénoménologiques, déposées, pour le dire ainsi, au fond de tels découpages, et à la faveur de mouvements de concrescence remis en jeu. La méréologie peut approcher, comme au deuxième degré et depuis l'institution symbolique qui est celle de la langue philosophique dans son usage architectonique (et non métaphysique), l'irréductibilité proprement phénoménologique de ces concrétudes, remettre en mouvement ce qui en fait la pierre de touche, à savoir, leur concrescence.

S'il n'y a pas de «parties» phénoménologiques au sens de la méréologie, il y a bel et bien, phénoménologiquement, des concrescences entre diverses concrétudes. Les concrescences, ou la concrescence<sup>9</sup> est, comme telle, irréprésentable, et ce même méréologiquement; on ne peut que la remettre en jeu en approchant, architectoniquement, les rien que parties, attestées en retour, comme rien que parties, du «fait» de leur concrescence avec d'autres parties.

#### § 4. Contrebalancement des concrétudes et revirement de la concrescence

Comme nous l'avons laissé entendre plus haut (quand il fut question du rapport de contrebalancement entre le tout au sens éminent et ses parties), le sens des *rien que parties* comme concrétudes phénoménologiques est essentiellement instable, basculant, et c'est qui en fait l'essentielle difficulté. Il y a une impossibilité foncière de localiser la concrescence<sup>10</sup>. De ce problème difficile, nous ne pouvons fournir, pour l'heure, qu'une présentation abstraite et, somme toute, provisoire, nécessaire pourtant à clarifier ce à quoi l'on se réfère quand on parle

<sup>8</sup> Tout qui d'ailleurs, comme on le verra, est problématique comme «tout» et ne constitue pas un tout concret : le phénoménologiser ne saurait être en rapport complet de concrescence avec la phénoménalisation. Autrement dit, et en termes richiriens : au sein l'écart schématique il y a aussi un écart non schématique, non entièrement résorbable au sein du schématisme, et qui s'affranchi de toute concrescence, précisément pour autant qu'elle en assure l'aisance et la manifestation ou l'intensification.

<sup>9</sup> Dans le sens générique qui est celui que l'on est en train d'utiliser. On ne veut donc pas dire qu'il y ait une seule concrescence. On reviendra sur la question ultérieurement.

<sup>10</sup> Ce qui n'est pas sans rapport avec la concrète non situabilité de la *Leiblichkeit*.



de «concréscence» en/de concrétudes : c'est l'équilibre métastable auquel conduit la réduction méréologique si elle est poursuite de façon conséquente.

Tout le problème est dans le glissement du sens de «concrétude», son glissement inéluctable et réversible entre son usage comme «adjectif» et son usage comme «substantif»<sup>11</sup>. Il y a, en premier lieu, une réduction de la substantivité apparente du concret – ou, si l'on veut, de *la* concrétude, de son *unité* – à son effectif être concret (traversée, en réflexivité, d'une *pluralité*). Or son effectif être concret revient à une suspension ou désontologisation, à une dé-totalisation qui loin d'aller dans le sens d'une dissémination, va dans le sens d'une remise en jeu de la concrécence<sup>12</sup>. Ainsi, le *tout concret* se doit d'être méréologiquement reconduit au *concret de son tout* c'est-à-dire, à l'*effective concrécence* des parties dépendantes ou concrétudes, mais a ceci près que – et c'est là toute la difficulté – ces concrétudes, à être vraiment (concrétudes) en concrécence, sont radicalement non données, et cela en deux sens. En effet, il y a, en cela, deux genres de non donation, deux genres d'inachèvements fonciers, à savoir : un *inachèvement substantif* et un *inachèvement adjectif*, avec ceci que le partage entre l'adjectif et le substantif ne saurait être statué d'une fois pour toutes, pouvant être levé et remis en jeu de façon inouïe. Le brouillage et la remise en jeu de ce partage est, d'ailleurs, l'un des effets de la réduction transcendantale poussée de façon conséquente..

«Concrétude» se dit, de prime abord, de la concrétude en quoi consiste *un* tout concret (sens 1<sup>er</sup> de «concrétude», sens substantif). Or cette concrétude n'est fondée que sur la concrécence de concrétudes (sens 2<sup>nd</sup> de «concrétude», sens adjectif). Songeons, par exemple, à un sens inaccompli mais concret (sens de langage non doxique, sens non intentionnel), pointant au loin entre ou parmi – et grâce à – la concrétude en son sens adjectif, à savoir, la concrétude des concrétudes (au sens 2<sup>nd</sup>). La concrétude 1<sup>ère</sup> rassemble – se réfléchit sans concept dans – les concrétudes 2<sup>ndes</sup>. Or ce n'est que la concrétude 2<sup>nd</sup> qui donne son épaisseur, son grain phénoménologique, à la concrétude 1<sup>ère</sup>. Notons, pour illustrer ces propos, qu'un sens à faire, à jamais inaccompli (concrétude 1<sup>ère</sup>) se tient de ses concrétudes au sens 2<sup>nd</sup> : dans le cas de *l'ipse* (se cherchant) d'un sens se faisant (pour reprendre, ici, les termes de Richir), les divers lambeaux de sens et fragments schématiques en relais avec des *phantasi*-affections. Or ces «éléments» ne sont «en effectuation» (pour reprendre une expression chère à José Ortega y Gasset<sup>13</sup>), ne sont ce qu'ils sont et ne se tiennent que de contribuer au sens se faisant (concrétude au sens 1<sup>er</sup>), «unité» précaire en vue

<sup>11</sup> C'est la continuité entre les 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> *Recherches Logiques* qui nous a poussé à essayer de comprendre le double sens de la concrétude dans les termes de l'«adjectif» et du «substantif», et ce en vue de revenir, dans d'autres travaux, sur la question des découpages de langue qui, dans la 4<sup>ème</sup> recherche, semblent en coalescence avec les découpages des êtres (3<sup>ème</sup> recherche), tout comme les «moments» (3<sup>ème</sup> recherche) sont en coalescence avec ce qui peut faire l'objet d'une abstraction (2<sup>ème</sup> recherche), à savoir, une espèce (dont le «moment» constitue la réalisation).

<sup>12</sup> Ce point est capital pour cerner la distance entre la démarche de Richir et celle de Derrida : au fond, cette distance tient à la phénoménologie elle-même; cette approche méréologique nous permet, tout juste – ce qui n'est pas rien – d'en essayer une autre formulation.

<sup>13</sup> Voir l'*Essai d'esthétique en guise de préface* traduit dans le n°11 de *Annales de Phénoménologie* par Fernando Comella.

de laquelle s'étend une phase de présence. Un exemple architectoniquement moins complexe de ce double sens de la concrétude nous est fourni par les diverses esquisses (concrétudes au sens 2<sup>nd</sup>) contribuant à l'apparition de l'objet perçu (sens 1<sup>er</sup>). Le sens 2<sup>nd</sup> – concrétudes *fondantes* – à tendance à *s'effacer* en vue de la concrétude 1<sup>ère</sup>, sens fondé, c'est-à-dire, en vue du sens de la concrétude «substantive». Par ailleurs, ce sens n'est jamais accompli comme tel, et ne cesse de remettre des concrétudes 2<sup>ndes</sup> à contribution, de les «prendre à partie».

La réduction méréologique veille à replacer les concrétudes au sein du tout concret au sein duquel elles sont ce qu'elles sont dans leur *Fungieren* ; c'est au sein d'une concrescence en imminence que, par exemple, les «esquisses» sont vraiment *en train d'être* esquisses, esquisses «en effectuation». C'est au sein d'un tout, au sein d'une concrescence avec d'autres termes, que la «hylè» – entre guillemets phénoménologiques – se re-phénoménalise comme *hylè en effectuation*, «*leistend*». De la même façon, mais à l'autre extrême du vécu transcendantal, le perçu n'est ce qu'il est qu'à être pris (comme rien que partie) avec et depuis ses esquisses (comme rien que parties). Paradoxalement, c'est à être pris, par réduction méréologique, comme rien que partie, que l'on saisit phénoménologiquement la concrète altérité du perçu par rapport à ses esquisses. Reprenant l'exemple du perçu, la réduction méréologique a pour but de ré-effectuer, de re-mettre en jeu sa concrescence, c'est-à-dire, d'assister à nouveau à son émergence phénoménologique (à sa «concrète altérité» disions nous) en deçà de son identité tout faite et en coïncidence avec elle-même telle elle se donne en régime d'attitude naturelle. Il s'agit donc de ré(con)duire méréologiquement cette concrétude 1<sup>ère</sup> à sa concrescence *en* et *depuis* les concrétudes 2<sup>ndes</sup>. Ce n'est qu'ainsi, moyennant cette remise en jeu, que l'on libère ce que Husserl entendait par «implications intentionnelles», et à la faveur desquelles on a une chance de voir apparaître d'autres concrétudes (et ce dans les deux sens : substantif – concrescence *de* concrétudes – et adjectif – concrescence *en* concrétudes).

La concrétude substantive en imminence, à jamais inachevée, concrétude au sens 1<sup>er</sup>, c'est-à-dire, au sens de ce qui peut être interprété comme la *matrice phénoménologique* du «substantif» (selon l'interprétation méréologique qu'en donne la 4<sup>ème</sup> recherche) constitue, on l'aura compris, une formidable matrice d'*abstraction* au sens non phénoménologique du terme. Elle est aussi, au sens strict, un rien que partie, bien qu'elle dissimule son statut de rien que partie pour autant qu'elle est l'emblème, si l'on veut, du tout concret dont elle fait partie : elle en constitue la pointe ultime (et instable) de son rassemblement, le copeau de sa réflexivité sans concept. Or une fois fondée, concrétisée, elle tend à effacer les parties concrescentes sur lesquelles elle se fonde, et tend, dans un deuxième temps, et par delà ses parties, à assurer sa propre identité – et son *entité* –, à l'assurer *autrement*<sup>14</sup> qu'*exclusivement exposée* (tel le cherche la réduction méréologique) au concours concrescent de ses *rien que*

<sup>14</sup> Un exemple clair en est, tout simplement, l'attitude naturelle, qui, déposant les identités dans le fond englobant du monde, coupe court à tout mouvement de concrescence phénoménologique. La concrescence est effacée sous la stabilisation qu'apportent les opérateurs ensemblistes d'inclusion et d'appartenance. C'est en ce sens que la réduction transcendantale peut être interprétée comme réduction méréologique (et réduction méréologique des opérateurs ensemblistes).

*parties* ; *exposition* qui, justement, ne l'assure jamais d'être donnée d'une fois pour toutes, de ne pas se retrouver suspendue (même dans son mouvement d'imminence) pour être rejouée selon d'autres axes de concrescences (et en vue d'autres imminences). Prendre la concrétude 1<sup>ère</sup> pour un tout à elle seule produit un *faux concret*.

De la même façon, prendre une concrétude 2<sup>nde</sup> comme tout concret sans reconnaître la spécificité de la concrétude 1<sup>ère</sup> qui y pointe, mène, à terme, à une sorte de réductionnisme<sup>15</sup> ; au fond, à un faux empirisme ou à un phénoménisme radical, comme c'est le cas, par exemple, chez Ernst Mach. D'ailleurs, l'erreur de cette position est que, en fin de compte, elle ne peut pas faire droit au statut proprement phénoménologique ou proto-ontologique des concrétudes 2<sup>ndes</sup> comme rien que parties. Autrement dit, cette perspective finit par les prendre ou par les *envisager* – au sens presque littéral du terme – comme concrétudes 1<sup>ères</sup> et, après, comme «éléments» relativement indépendants (donc même pas comme les rien que parties que sont aussi les concrétudes 1<sup>ères</sup>), éléments que l'on peut ou pourrait (l'idée de multiplicité inconsistante n'arrange rien à l'affaire) «compter-pour-un». L'apparaître irréductiblement latéral et distordu des rien que parties s'en trouve faussé.

Quand la réduction méréologique est poussée à l'extrême, il peut se faire que les parties concrescentes au sens 2<sup>nd</sup> se trouvent dans un rapport de surabondance par rapport au sens 1<sup>er</sup> de concrétude. Il y a une concrescence non seulement *de* concrétudes mais aussi *en* concrétudes. Cette concrescence *en* concrétudes (2<sup>ndes</sup>) fait ressortir la contingence d'une concrescence *de* concrétudes (au sens 1<sup>er</sup> de la concrétude) pouvant de la sorte la faire dévier (remettre en jeu sa réflexivité) voire l'englober – hyperboliquement – comme partie : la concrétude 1<sup>ère</sup> devient concrétude 2<sup>nde</sup>, elle est *prise à partie* par une autre concrescence (un autre axe d'inachèvement en concrescence) en vue d'une autre concrétude au sens 1<sup>er</sup>, concrétude éventuellement plus archaïque qui, moyennant une sorte de changement inopiné de l'axe des concrescences, engage une réflexivité plus profonde, mettant à contribution (ou prenant à partie) des concrétudes 2<sup>ndes</sup> plus profondes et absconses (parmi lesquelles la concrétude 1<sup>ère</sup> antérieure se trouve prise).

La possibilité d'une suspension phénoménologique des découpages «naturels» des étants fait que les sens 1<sup>er</sup> et 2<sup>nd</sup> de «concrétudes» soient relatifs et réversibles. L'axe des concrescences peut aussi se re-centrer un tant soit peu et inopinément<sup>16</sup> sur une concrétude au sens 2<sup>nd</sup> – par exemple le jaune de Bergotte. Devenant proto-substantive (concrétude 1<sup>ère</sup>, i.e., ce *en vue de quoi* un schématise de langage s'engage), elle peut prendre à partie des concrescences qui semblaient 1<sup>ères</sup> – des êtres et des choses qui semblaient aboutis, d'une pièce, «substantifs» à tout jamais – et les mettre à graviter comme concrétudes 2<sup>ndes</sup> autour

<sup>15</sup> Certains textes de Gian-Carlo Rota sont extrêmement éclairants sur ce point. Notamment le fort intéressant article intitulé «*Fundierung*», repris dans le magnifique recueil *Phénoménologie discrète*. écrits sur les mathématiques, la science et le langage, Vol. VI. des *Mémoires des Annales de phénoménologie*, 2005. Traduction par Albino Lanciani et Claudio Majolino.

<sup>16</sup> Il ne s'agit pas, ici, de porter notre attention sur une espèce. On décrit, ici, quelque chose qui se fait tout seul, qui est, somme toute, bien plus archaïque que tout mouvement de l'attention, que toute thématization abstraictive.

d'un axe de concrescence inouï et qui bouscule les repères ontologiques convenus. Il y va donc, soudainement, d'une concrescence qui se fait en vue de ce qui, pourtant, paraissait, désormais, comme irrémédiablement adjectif. Proto-adjectives ou proto-substantives, en aucun cas ces concrétudes n'abandonnent-elles, tout du long de leurs multiples fluctuations, leur statut de rien que parties.

Voilà les inflexions dont la phénoménologie est capable, et qui témoignent, comme on essayera de l'explicitier plus loin, de son découplage par rapport à l'ontologie. Ces inflexions (encore une fois à jamais inaccomplies) sont pourtant *non arbitraires* : on ne peut pas faire à notre guise. Le fait phénoménologique de la concrescence – en-deçà de toute simple dissémination – en reste la pierre de touche. Toute la difficulté est d'en être sensible. C'est parce que le schématisme phénoménologique est fait de *concrescences* multiples – parfois en contrebalancement – qu'il est non arbitraire (bien qu'il soit en deçà de toute eidétique).

### §5. Pluralité des concrétudes et des concrescences. Phénoménologie et ontologie (I)

Une fois posés certains éléments d'analyse, efforçons nous d'écarter certains possibles malentendus pouvant en découler. Il convient, tout d'abord, de tenir ferme que les concrétudes dites 1<sup>ères</sup> sont plurielles (et, *a fortiori*, les concrétudes 2<sup>ndes</sup>), sans quoi il ne saurait y avoir de schématisme phénoménologique. Il ne faut donc surtout pas comprendre la réduction méréologique comme un processus d'intégration (sous la forme de concrétudes 2<sup>ndes</sup>) de toutes les concrétudes 1<sup>ères</sup> (supposées apparentes, provisoires et partielles) en vue d'une concrétude 1<sup>ère</sup> substantive *absolue et unique*, et qui, au fond, serait la seule vraie concrétude, sorte de version méréologique de l'Idéal Transcendental<sup>17</sup>. La réduction méréologique n'est qu'une simple pratique engagée auprès d'une concrescence en/de concrétudes quelconque/s interne/s à une phase de présence. Elle n'engage aucune assertion ontologique ayant trait au tout du/des monde/s ou à la masse phénoménologique du Langage (dans les termes de Marc Richir). Il ne faut donc surtout pas croire que le dessein de la réduction méréologique serait de retrouver la connivence perdue avec *un seul* processus de concrescence, souterrain et unique, selon une sorte d'hégélianisme phénoménologique transposé qui mènerait vers une supposée concrétude *unique*. Il faut donc se garder de cette mauvaise interprétation du dessein de la réduction méréologique qui voudrait qu'il n'y ait, au fond, qu'un seul tout concret et une seule concrescence menant à ce tout concret. Il n'en est rien.

<sup>17</sup> Nous devons à Marc Richir de nous avoir fait remarquer cette possible mécompréhension menant, à terme, au danger d'une sorte de figure méréologique de l'Idéal Transcendental, et ce malgré le caractère supposément inaccompli de cette concrétude supposée unique. Le problème n'est pas, ici, dans *l'inaccomplissement*, mais dans *l'unicité*. Autrement dit : une vraie pluralité phénoménologique ne peut pas trouver sa place dans un simple inaccomplissement dès lors que, tout inaccompli qu'il soit, cet inaccomplissement ne reste, désormais, que celui d'une concrétude *unique*. L'inaccomplissement d'une concrétude *unique* reste, *de iure, provisoire* même si, *de facto*, il se peut qu'il soit reporté à l'infini. Un inaccomplissement phénoménologique *essentiel* ne peut être qu'un inaccomplissement d'inaccomplissements.

Suspendue toute version méréologique de l'Idéal Transcendantal (qui voudrait qu'il n'y ait qu'un *seul* tout concret et un *unique* processus de concrescence, donc un concret substantif à tout jamais et en soi, et des concrétudes adjectives à tout jamais et en soi), les concrescences substantives ne le sont jamais tout à fait (elles sont «proto-substantives»), tout comme les concrescences adjectives ne le sont pas, non plus, définitivement (elles sont «proto-adjectives»): il n'y a qu'un contrebalancement entre deux imminences à jamais inaccomplies, contrebalancement qu'il faut, en deçà de son double inaccomplissement, s'efforcer de saisir comme phénoménologiquement concret ; cela ne peut se faire que si l'on découple la question de la concrétude de celle de l'être, et la phénoménologie de l'ontologie. C'est ce qui permet de laisser ce contrebalancement à son flottement.

### § 6. L'in-en-visageabilité des concrétudes. Phénoménologie et ontologie (II)

L'identification des rien que parties, desséchant le mouvement des implications intentionnelles<sup>18</sup> (et, plus profondément, celui des implications schématiques) a aussi son origine dans la visée du concret (de prime abord au sens substantif) que fait l'intentionnalité ; visée qui tend à effacer les concrétudes (adjectives) dans lesquelles le concret substantif se fonde, à estomper, *a fortiori*, les concrescences (attestées sous la forme d'implications intentionnelles et schématiques). L'analyse phénoménologique est constamment confrontée au danger d'un moi phénoménologisant qui réintroduirait l'intentionnalité auprès des rien que parties. Autrement dit, la difficulté est de procéder selon un phénoménologiser qui ne re-focalise pas *les rien que parties*, un phénoménologiser qui fasse droit à leur flou ou «distorsion originare», au fait qu'ils ne soient plus des «éléments». Les rien que parties ne peuvent plus, à elles seules, tenir – littéralement – «lieu» d'éléments. Irréductiblement latérales, esquives à toute visée intentionnelle isolante (au fond fallacieusement *abstractive*), seule leur concrescence avec d'autres *rien que parties* peut les attester.

415

SEPTIEMBRE  
2016

En effet, la question ontologique de l'existence ou inexistence des «éléments» se déplace, sous l'impulsion de la méréologie, en celle, plus proprement phénoménologique, de la concrétude du tout concret comme concrétude(s) de ses parties. Le concret *n'apparaissant que* sous la forme de la *concrescence*, est absolument in-visible par une intentionnalité *une* : une *rien que partie* ne peut pas remplir à elle seule l'«espace» d'une représentation, elle ne se tient que d'être en concrescence avec d'autres (rien que) parties<sup>19</sup>. Chacune de ces rien que parties ne peut être le terme d'une intentionnalité que si elle est abstraite de sa concrescence avec d'autres parties, que si elle cesse d'être en effectuation, cessant d'être ce qu'elle (cessant de *fungieren* comme rien que partie). Ainsi, la concrétude, absolument invisible – in-envisageable – comme telle, irréductiblement latérale (son *en face* n'est possible que sous condition d'abstraction et désactivation de la concrescence) ne peut, tout au plus, qu'être

<sup>18</sup> Ou des rien que parties elles-mêmes comme originellement distordues.

<sup>19</sup> C'est ainsi que nous sommes enclin à penser que les concrétudes au sens éminent sont les concrétudes au sens 2<sup>nd</sup> ou proto-adjectif.

touchée, ressentie dans son indéterminité concrète. Cela doit se faire, dans tous les cas, au sein d'un tout, comme si la concrescence ou aimantation du reste des rien que parties était un nécessaire garde-fou distordant toute visée intentionnelle (nécessairement abstraite) que le phénoménologiser ferait porter, à tort, sur un rien que partie.

Si l'on reprend le problème en termes plus proprement husserliens, il vient qu'une partie absolument dépendante est, par définition, inintuitionnable par elle-même, ne peut pas se *tenir*, comme dira Husserl dans la 3<sup>ème</sup> Recherche, dans le tout d'un acte de représentation, ne peut pas être «représentée par elle-même» comme il le dira à la suite de Stumpf. Elle est intrinsèquement rebelle à toute intentionnalité qui l'aurait comme «objet»; comme partie dépendante *concrète* elle ne peut être que latéralement «remarquée» (en concrescence avec d'autres parties), jamais «représentée pour elle-même» (si ce n'est par abstraction, c'est-à-dire, dans la déconnexion de son effectif être partie dépendante, c'est-à-dire «moment»). Elle ne peut pas «remplir» un acte de représentation, n'a pas l'entité qui lui permettrait, à elle seule, d'assouvir, de saturer, cette forme de «réunir» proprement «catégorielle» qu'est le simple «avoir conscience de». Formellement assimilable à un tout catégoriel, une représentation, i.e. la conscience, peut représenter-ensemble n'importe quels éléments. En effet, quand il est question des tous catégoriels, Husserl lui-même nomme aussi «la conscience»<sup>20</sup> comme forme d'inclusion ou de collection d'objets qui peuvent ne rien avoir en commun entre eux sauf le fait, extrinsèque, d'occuper une même visée consciente.

Pour des raisons intrinsèquement méréologiques, la conscience, comme «tout», ne peut pas cerner *une* partie absolument dépendante dans son *être effectivement (c'est-à-dire «en train d'être»)* partie si ce n'est par *abstraction*. Elle ne peut *plus*, par définition, la cerner, demeurer *auprès* d'elle si l'on veut, dès lors qu'elle «se met» à être *concrètement* partie, à «*fungieren*» comme rien que partie. La concrétude phénoménologique est non donnée, inextricablement latérale, in-visible comme telle et nécessairement en concrescence avec d'autres concrétudes. L'erreur, qui mène à ankyloser la concrétude *comme concrétude*, est, comme on l'a vu, de l'abstraire de sa concrescence avec d'autres concrétudes, de ne pas suivre les *renvois* au-dedans desquelles elle est vraiment concrétude phénoménologique. C'est de ces renvois (implications intentionnelles et schématiques) que l'on s'occupera à présent.

La conscience du phénoménologue doit surtout veiller à *accueillir ces renvois*; elle doit en devenir la chambre de résonance, en pourvoir la manifestation (aussi «loin» que le demandent les choses mêmes), c'est-à-dire, le déploiement, en assurer l'*aisance* de

<sup>20</sup> Cette assimilation recèle, par ailleurs, une énorme valeur heuristique pour ce qu'il en est du couplage de la variation eidétique avec la réduction phénoménologique. On peut comprendre le faire méréologisant comme la réduction au minimum de cette déhiscence; or la déhiscence des tous catégoriels et leur indifférence est une des composantes essentielles de ce que nous appelons ici «kinesthèse phénoménologisante». Nous avons développé ce point de façon détaillée dans notre étude «Mereología y fantasía. Sobre el trance de manifestación de relaciones de esencia», dans les actes du congrès intitulées *Signo, Intencionalidad, Verdad*, Universidad de Sevilla, Sevilla 2005. (pp. 277-287).

conrescence depuis sa *déhiscence* de *con*-science. L'analyse phénoménologique – la déhiscence phénoménologisante – doit donc permettre que ces conrescences se fassent espace dans le vécu, et ce, justement, *de la façon* dont elles le font, à savoir, sous la forme de renvois concrets *contraignant* la pensée, renvois qui se font dans le milieu de la pensée sans être imposés par la pensée mais, justement, par les choses elles-mêmes, selon leur phénoménalité, certes à même la pensée, mais sans s'y confondre, d'où l'importance de la *contrainte*, sorte de phénoménalisation du *non arbitraire* à même le phénomène.

Il est ici question de ce que peut ou ne peut pas une «conscience» – au sens large –, et même, au plus loin, avec ce à quoi elle est *transpassible* (comme dirait Maldiney) *depuis* l'élan contenu dans une partie concrète *se complétant d'elle-même et pour elle même* de façon sauvage, irréductiblement rebelle (sans attendre, ni *avoir à attendre*, le *placet* de conscience). La conrescence force, bien au contraire, la conscience – ou, si l'on veut, la phase de présence ou le faire phénoménologisant en général – à puiser dans ses ressources en transpassibilité afin d'en suivre le mouvement. Mouvement qui peut aussi être subtil et ténu par moments (et c'est justement en ce sens que la conscience est parfois *en excès*), trop rapide ou trop lent à d'autres occasions, tantôt tenant en haleine, tantôt rendant impatient notre «assister à». Cependant, ce mouvement apparaît toujours sous l'espèce de quelque chose qui, se donnant à la conscience, est *autre que* la conscience. «Autre» ; et pourtant autre *depuis* la conscience ou, mieux dit, *depuis* l'expérience qu'on en fait. Il s'agit de quelque chose à quoi on donne assistance, que l'on *assiste* au sens transitif pour autant que notre *assister à*, peu ou prou à la hauteur (ou profondeur) de cette conrescence (assistée au deux sens du terme), lui permet de se faire «espace», d'avoir «temps» et «lieu».

417

Que la conscience soit tenue en haleine et mise à mal par ce qui y/en fait conrescence est bien ce que traduit ce «fait» que le concret qui y/en fait conrescence «*clignote*» comme le dirait Marc Richir. Autrement dit : ce n'est que par à coups, par intermittences, que la conscience peut être «à la hauteur» des rythmes de conrescence qui s'y font espace, portée tour à tour quelque peu au-delà de ce qu'elle tenait pour ses limites, se surprenant elle-même avoir *pu* là où elle ne l'aurait jamais *cru* ou *su* (c'est la transpassibilité au transposable), se découvrant comme grandie et approfondie mais *par intermittences*, au gré de la conrescence qui y clignote, mais sans que la conscience ne puisse, en retour, en «prendre possession».

SEPTIEMBRE  
2016

Ainsi, pris à partie, et pris de vertige, on peut vouloir couper court à ces conrescences en voie d'autonomisation. Leur donner suite semble se faire à nos risques et périls. On peut vouloir laisser à elles-mêmes ces «inerties» inhumaines dont on sent que l'accomplissement, la plénitude phénoménologique, requiert notre disparition comme sujets. On peut vouloir reprendre de la sorte celui que l'on croit être notre souffle, nous replier, nous ramasser, laissant filer à l'infini, tous seuls et abandonnés à leur sort, les rythmes de conrescence des rien que parties. On revient ainsi au pouls de notre «moi», aux battements balisés, aux écarts maîtrisés où l'on croit savoir plus ou moins celui que nous sommes. Ces lignes du poète espagnol Antonio Machado l'illustrent bien, et font apparaître, dans le cas du poète Luis de Góngora, ce porte à faux (la phase de présence elle-même) à l'intérieur du vécu lui-même :

«C'est au poète que la terre dicte sa meilleure leçon. Car dans la grande symphonie paysanne, le poète a l'intuition de rythmes qui ne s'accordent pas avec le flux de son propre sang, et qui sont, en général, plus lents. La tranquillité, le peu d'empressement des campagnes, où domine l'élément planétaire est une grande leçon pour le poète. La terre l'oblige par ailleurs à sentir les distances –non à les mesurer- et à trouver une expression temporelle, comme, par exemple :

*Le jour endormi*

*Gît de cime en cime et d'ombre en ombre*

Dit Góngora, le bon, en rien gongoresque, le bon poète que portait en lui le grand pédant cordouan.»<sup>21</sup>

### § 7. *L'architectonique ou l'art du levier : exacerbation de l'erreur et provocation du revirement*

À la sauvagerie de ces concrescences ne peut répondre, tant bien que mal, que ce que Richir appelle *l'indétermination* de la phase de présence, qui est une autre façon de dire sa transpassibilité – transpassibilité dont nous ne disposons pas – à se plier, à ses risques et périls, à telle ou telle concrescence. La concrétude entre-aperçue dans la vivacité de sa concrescence (à elle) fournit comme une proto-individuation *et* de la phase de présence, *et* du sens à faire. La proto-individuation minimale de *l'ipse* du sens à faire<sup>22</sup> prend l'aspect d'un *quelque chose* à dire qui est, pour le moins, et malgré son extrême labilité, un *non n'importe quoi*, quelque chose qui n'est pas rien, donc bel et bien quelque «chose» que l'on est déjà en mesure de pouvoir *rater*. Ne *sachant* pas ce qu'elle *est* au juste, on *sent* plus ou moins ce qu'elle *n'est pas*, comme si elle plaçait sur nos mots, du loin de sa «consistance» évanescence et pourtant irréductible, le bémol d'un «ce n'est pas encore ça» ou d'un «ce n'est pas tout à fait ça mais on y est presque» qui tient en haleine le parcours schématisant d'une phase de présence comme une *même* phase de présence partie à la recherche d'un certain sens.

Ainsi, le concret de cette expérience ou traversée de la concrescence par la conscience phénoménologisante se fait depuis un écart face à une partie dépendante, qui, comme on le

<sup>21</sup> Antonio Machado, *De l'essentielle hétérogénéité de l'être*, tr. Victor Martínez, Rivages poche, 2003. p.73.

<sup>22</sup> Proto-individuation que l'on avait saisi plus haut comme concrétude proto-substantive (en concrescence ou en imminence de concrétisation). Ce sens à faire se fait et se tient *de* traverser des concrétudes proto-adjectives, latérales mais irrémédiablement – si tant est que la réduction méréologique est bien conduite – en excès ou surabondance sur *l'ipse* du sens qui s'y insinue. Cette surabondance en concrétudes 2<sup>ndes</sup> que *l'ipse* du sens traverse (ne se tenant que de cette traversée) peut faire dévier à n'importe quel moment *l'ipse* du sens (la concrétude proto-substantive en imminence). C'est ce cortège de concrétudes 2<sup>ndes</sup> nimbant le sens se faisant que Marc Richir entend parfois, dans les *Méditations Phénoménologiques* (*op. cit.*) comme la «phénoménalité» des phénomènes. C'est cette surabondance des concrétudes proto-adjectives qui fait que le mouvement de réflexivité de la concrétude proto-substantive se fasse irréductiblement comme en spirale, ne coïncide jamais avec lui-même.

Or, pour ouvrir à la possibilité de déviation – et partant d'enrichissement – apportée par les concrétudes 2<sup>ndes</sup> il faut aussi que l'écart non schématique laissé par la transcendance absolue pure en fuite demeure en fonction, sans quoi le schématisme de *l'ipse* du sens (concrétudes 1<sup>ères</sup>) serait aveugle et absolument imperméable à toute concrescence *en* concrétudes (2<sup>ndes</sup>), fût-ce au risque de «dévier» voir «dévoyer» le sens à faire en bénéfice d'une autre concrétude (1<sup>ère</sup>) commandant une autre concrescence.



verra, *n'est pas l'écart intra-concrescent de la partie dépendante par rapport à une autre partie dépendante ou rien que partie. C'est moyennant cette non coïncidence entre ces deux types d'écart<sup>23</sup> que la pensée tâche de suivre, voire d'intensifier ou d'exacerber la concrescence par des sortes d'infidélités locales, de contrepoints, de «détachements» (terme qui revient souvent sous la plume de Marc Richir dans les *Variations II*) ou d'abstraction provisoires, voire d'erreurs peu ou prou contrôlés ou, du moins, voulus; contremouvements phénoménologisants (depuis l'apo- de la kinesthèse phénoménologisante) qui relancent la concrescence, les écarts de concrescence intraschématiques internes à cette dépendance (et qui en font le *phainesthai*, l'autre terme de la kinesthèse phénoménologisante). Que la concrescence ne puisse être relancée que depuis ce qui reste une relative infidélité de la pensée par rapport au phénoménologique témoigne de la détresse dans laquelle l'on se trouve par rapport à la sauvagerie des phénomènes ou atteste, si l'on veut, de cette sauvagerie même, de sa foncière indifférence face aux repères, éventails ou échelles dont nous, humains, sommes capables.*

Ayant introduit l'idée d'une concrescence *de/en* concrétudes (1<sup>ères</sup> / 2<sup>ndes</sup>), on est désormais en mesure d'aborder la question de l'erreur méréologique ou de la fausse concrétude.

Le problème est que l'erreur classiquement comprise comme «non adéquation» est, pour une grande part, non seulement inéluctable, mais souhaitable. C'est comme s'il y avait des «erreurs» plus ou moins «concrètes», des erreurs suivies par une re-phénoménalisation d'autant plus concrète, et des erreurs dont l'éventail d'écart par rapport au phénoménologique, trop grand ou trop court, estompent le phénoménologique. La «bonne» erreur, celle à vertu apohantique (au sens large et non technique du terme), serait celle qui brusque au plus près, et de la façon la plus poignante, le *revirement* du phénomène, permettant un ré-démarrage des concrescences. Évidemment, «bonne» erreur ou pas, cela ne peut être su qu'après coup, justement dans l'après coup du revirement. Autrement dit, il n'y a pas de théorie a priori du bon écart symbolique par rapport au phénoménologique, de cet écart qui, en creux et à distance, fait vivre le plus et le mieux le phénoménologique.

C'est en cela que les concrétudes phénoménologiques les plus archaïques ne se «donnent» que sous l'espèce du *revirement* schématique. C'est *comme revirement* que se manifeste la concrétude, non assurée de totalisation par une eidétique toute faite, dans les strates les plus archaïques (strates où la connivence entre la 2<sup>ème</sup> et la 4<sup>ème</sup> des *Recherches Logiques* est rompue, et où la 3<sup>ème</sup> Recherche ne joue plus un rôle de pivot assurant cette connivence, mais plutôt celui d'un levier architectonique visant à sonder à distance des porte-à-faux ouverts de toutes parts). Et c'est aussi la raison pour laquelle le porte-à-faux irréductible de la concrétude phénoménologique est désormais *inséparable de son illusion transcendantale*. En effet, c'est depuis la matrice phénoménologique de cette illusion

<sup>23</sup> Cette différence entre les genres d'écart en jeu dans toute diastole schématique sont explicités dans le texte «Le statut phénoménologique du phénoménologue» (notamment p. 123) appartenant aux *Variations II* ainsi que dans l'appendice II (intitulé «Sur les deux versions de la transcendance absolue») à ce même ouvrage.

transcendantale inséparable du phénomène que la pensée doit s'engager – voire s'égarer – de façon critique pour *produire* ce revirement, c'est-à-dire, cette manifestation, irréductiblement à rebours<sup>24</sup>, de la «concrétude» par rapport à la «pensée de la concrétude», selon ce qui est une sorte d'enjambement réciproque entre la théorie transcendantale de la méthode et la théorie transcendantale des éléments.

Or, et pour en venir à nouveau à la question de la concrétude apparente, c'est justement dans ces termes qu'il faudrait traiter de ce qui, à notre avis, constitue la relève de la question de la donation (selon tous ses aspects)<sup>25</sup>, par la question de la concrétude ou des concrétudes phénoménologiques ; concrétudes dont l'attestation ne peut plus se penser selon l'*Erfüllung* ni, en général, comme donné ou comme donation. La concrétude comme concrescence *de* (*d'une/de*) (sens premier, substantif) et *en* (sens second, adjectif) concrétudes est plutôt à penser comme *Fühlung*, *Fühlung* non donnée d'être irréductiblement composite (faisant intervenir, comme le montrent les *Variations II*, deux genres d'écarts) ; en son sens profond, elle ne se «donne» que sous l'espèce du revirement, d'une re-concrescence qui contrecarre le mouvement d'excès de la pensée sur le phénomène, excès qui est la part d'illusion transcendantale inhérente au phénomène comme *rien que* phénomène au sens de Marc Richir. Excès (ou «enjambement» dans les termes de Richir) pourtant nécessaire pour exacerber ou même «exaspérer» ce revirement. Ce revirement est, méréologiquement parlant, comme une sorte de concrescence (de/en concrétudes) *là où* et *là par où* la pensée, *hyperboliquement* prise de court, ne s'y attendait pas (moyennant un enjambement proprement phénoménologique). Or, c'est justement la nécessité, pour rejouer la concrescence, d'une coalescence de l'illusion transcendantale (avec le revirement) qui marque, ici, l'impossibilité de penser la question capitale, au fond *la* question *proprement* phénoménologique (celle du concret ou de la *Sache*, de la concrétude sous ses diverses formes) sous l'espèce de l'ontologie, d'une ontologie phénoménologique ou d'une phénoménologie de la donation, toute non ontologique ou en «dépassement» de toute ontologie qu'elle se prétende.

C'est donc, répétons-le, sur *ce* terrain, celui de la coalescence de l'illusion transcendantale avec le rien que phénomène, qu'il faudrait placer le débat avec toute phénoménologie de la donation. Le débat *n'est donc pas* celui de la «donation» (Marion) face à la «non-donation» (Richir), mais celui de la donation face à la *concrétude* comme telle pour autant que celle-ci ne se montre qu'avec et entre ses pôles d'illusion transcendantale et ce

<sup>24</sup> Voir sur ce point le remarquable texte introductif des *Fragments phénoménologiques sur le temps et l'espace*, Krisis, J. Millon, Grenoble 2006 intitulé : «Sur la méthode. Phénoménologie et métaphysique : l'effet d'attraction de l'instituant symbolique dans le champ phénoménologique». Citons ce bref passage : «C'est là, proprement, que se situe le rapport inédit entre la phénoménologie et la métaphysique. Là : c'est-à-dire dans l'impossibilité phénoménologique d'*effectuer* la métaphysique et dans l'impossibilité corrélatrice de *s'en passer*.» (p. 10).

<sup>25</sup> Nous ne pensons pas seulement à ladite «phénoménologie de la donation» mise en avant par J.-L. Marion, mais aussi à l'élaboration complémentaire, fine et sérieuse, de l'idée de «donation» depuis le concept du «de soi ou de lui-même (*de suyo*)» du phénomène qu'a entreprise, toute sa vie durant, le philosophe espagnol Xavier Zubiri (1898-1983), d'ailleurs en polémique avec les phénoménologies de Husserl, de Heidegger et d'Ortega.

*moyennant un revirement* qui atteste de façon foncièrement indirecte une concrescence phénoménologique *par* ou *depuis* l'*erreur* de la pensée (comme si l'enjambement était une erreur à vertu apophantique), depuis son faux entrain ou faux emportement, dès lors *enjambé à rebours* par le phénomène. C'est comme si le toucher, qui modifie irréductiblement<sup>26</sup> la *Sache* touchée, se faisait déjà à tâtons, d'emblée en régime adversatif, décelant la *Sache au détour* de la façon dont l'erreur, désormais irréductible, est peu ou prou contrée.

Or – et c'est là tout le problème, et ce qui rend les choses diablement difficiles – l'entrain de l'illusion transcendante fait aussi *matriciellement partie* du phénomène, *est* en lui-même proprement phénoménologique. Autrement dit, en régime d'*epochè* hyperbolique, et suite au revirement, il est impossible de faire la part, au sein de l'illusion transcendante phénoménologique – et à supposer qu'on puisse l'isoler – entre la «partie» d'illusion transcendante matriciellement phénoménologique et ce que la pensée *y* ajoute et, pour le dire ainsi, *en* enjambe ; avec ceci que cet enjambement est, par ailleurs, apophantiquement nécessaire, sorte de re-marquage par excès symbolique, par *erreur*, de la non coïncidence phénoménologique de l'expérience par rapport à elle-même. C'est que la pensée, pour une part indéterminée, *en* est<sup>27</sup> ; elle en est, prise *hyperboliquement* qu'elle est – sans l'être complètement – dans la(les) concrétude(s) en concrescence.

<sup>26</sup> Cf. le texte «Sur le statut phénoménologique du phénoménologue», dans l'ouvrage de Marc Richir *Sur le Sublime et le soi. Variations II. Op. cit.*

<sup>27</sup> Elle est prise dans la concrescence du phénomène.